



Benjamin

PLANCHON

LE DOMAINE
DES DOUVES

MIALET



BARRAULT

En revenant au domaine des Douves, Clovis est bien décidé à n'y rester que le temps de régler la succession de sa grand-mère, morte tragiquement dans l'incendie de sa maison. Mais nul ne revient impunément sur les lieux de sa jeunesse. À peine le seuil franchi, les souvenirs de cette enfance merveilleuse et cruelle resurgissent avec violence. Happé par le passé, Clovis devra affronter les secrets cachés au fond des douves.



Le Domaine des Douves

DU MÊME AUTEUR

Capsules, Antidata, 2018

Benjamin Planchon

Le Domaine des Douves

roman

Mialet-Barrault Éditeurs
3, place de l'Odéon
75006 Paris

www.mialetbarrault.fr

© Mialet-Barrault, département de Flammarion, 2022.
ISBN : 978-2-0802-7890-6

*Aux vieilles pierres du Logis
et à Pierre et Denise,
qui leur ont donné vie.*

Encore une fois je me laisse aller
à faire des étoiles trop grandes.

Vincent Van Gogh

Le tableau est gigantesque. L'œil ne peut l'embrasser dans sa totalité, ce qui donne au cerveau la sensation que la toile n'a pas de limites. Il est difficile d'en retenir un trait particulier. On n'y décèlera pas de teinte dominante, tant les couleurs s'y enchevêtrent, ni d'unité stylistique. La toile n'a pas de centre ou de scène principale. Elle est composée d'innombrables motifs, minuscules et d'égale importance. L'observateur doit presque se coller au tableau pour en saisir les détails. Il n'y a pas de premier plan, ni de second, pas plus que de réelle perspective ou de ligne de fuite. Pas de porte d'entrée. L'œil glisse, indécis, et ne sait où regarder. La toile est imprenable.

CHAPITRE I

Je ne repense jamais à mon enfance. Je n'en rêve pas et ne ressens pas le besoin d'en parler. Ce n'est pas que je sois plus insensible qu'un autre, ni plus amnésique. En faisant quelques efforts, je peux même me souvenir de détails précis – l'inflexion d'une voix, des boucles rousses roulant dans une nuque, le parfum putréfié d'un marécage ou la lumière sèche éclaboussant un matin de douleur. Ma mémoire n'a rien effacé. Simplement, ça ne m'intéresse plus. Mon passé est derrière. Je suis relié à lui, mais la corde a suffisamment de mou pour ne pas me retenir. Lorsque l'on me questionne, j'esquive, je change de sujet. Je n'aime pas ressasser. Certains de mes amis s'inquiètent pour moi ; ils adorent imaginer que je couve une abominable dépression – on ne peut pas être à *ce point* détaché de sa propre histoire. Ils pensent que je fuis quelque chose, mais en toute honnêteté, ils se trompent. Et j'ai l'impression que l'on vit très bien – mieux, peut-être – en n'étant pas trop près de soi. Mon enfance, ce continent étrange

et inquiétant, est à sa place : enfouie dans les bas-fonds. Muette, entre les algues.

Il s'est passé quelque chose de terrible au domaine des Douves.

Je suis concentré sur ma respiration ; je peux sentir les muscles qui se contractent dans mes cuisses et l'air qui brûle ma poitrine. J'atteins la vitesse de quatorze kilomètres/heure, ce qui n'est pas loin d'être mon record. Le bois de Saint-Ouen est plein de coureurs. Nous sommes des centaines, silencieux, haletants, sur les pistes de running qui sillonnent la forêt. On ne se regarde pas, on se longe à peine. On sue ensemble, sans un mot. Un flux de solitudes, sous les clartés artificielles des lampadaires *design*. Je viens souvent au bois en ce moment. J'habite à deux pas, au pied des fortifications de Clichy, dans une minuscule maison où se trouve aussi mon atelier de restauration de tableaux.

En courant, j'essaie de ne pas penser à la petite toile de Jérôme Bosch sur laquelle je travaille en ce moment pour le musée Coty de Versailles et qui me donne tant de peine. C'est une rareté, découverte récemment dans les caves d'une vieille bâtisse du Périgord noir. On la date de 1517. La première couche de saleté a été retirée au laser au laboratoire de Stains, mais les couleurs ont beaucoup souffert. Alors que Bosch nous a habitués aux tableaux immenses et aux plans larges, la toile est un minuscule portrait, celui d'un nourrisson à tête de criquet

qui croque un petit squelette humain rouge sang. Les experts pensent qu'il s'agit d'une étude réalisée pour préparer son chef-d'œuvre, le *Circus Neantis*. C'est très beau. Martin Granrut, un collègue qui fait autorité, trouve qu'il y a quelque chose de maléfique dans les couleurs de Bosch. Il refuse de travailler sur ses tableaux. Je suis plus prosaïque : je n'y vois qu'un agencement de matières. Un défi à relever – comment Bosch en est-il arrivé à cette teinte, à cette texture ? Quelle est la formule de son génie ? La restauration des ocres, en ce moment, me donne du fil à retordre : je me triture l'esprit depuis des semaines pour trouver l'intention *exacte* de l'auteur ; restituer de façon incontestable ce qu'a été ce tableau et faire apparaître son visage originel. Remonter dans le temps. J'ai créé un mélange prometteur à base de lichen et de basalte, mais j'ai peur de l'essayer : son acidité risque de détendre la toile. Je ne veux pas trahir Bosch et reste des heures, les bras ballants, à regarder le tableau. Je ne parviens pas à faire revivre cette œuvre. À en comprendre la vraie nature. Ces phases d'impuissance me rendent fou. J'ai besoin de me dépenser.

Il s'est passé quelque chose de terrible au domaine des Douves.

Je cours de plus en plus vite. Ma compagne, Marianne, m'explique souvent que l'exercice physique ne doit pas être un moyen de se défouler, mais

un « chemin vers soi ». Je ne comprends pas vraiment ce que cela signifie, mais j'essaie d'obéir. Rester motivé. Fendre l'air, sans penser à rien. Je glisse sur la piste, calant mes longues foulées sur le rythme de ma respiration. Il fait tiède et quelques étoiles parviennent jusqu'à nous. La sueur coule dans mon cou. La douleur de l'effort est délicieuse. J'accélère. Au neuvième kilomètre, la vibration de mon téléphone me tire de ma concentration. Pour répondre, je ralentis un peu. Un policier, l'inspecteur Mehouad, se présente. Sa voix est profonde, un peu cassée. Très calme. Mais la communication est mauvaise et le son grésille affreusement. Cette voix semble venir d'un autre siècle. « Il s'est passé quelque chose de terrible au domaine des Douves », dit-il. Le nom qu'il prononce est si incongru, là, dans les allées de jogging, à deux pas du skatepark et des aires de yoga, qu'il me faut plusieurs secondes pour comprendre de quoi il s'agit. Je m'arrête brutalement, manquant de me faire percuter par une coureuse en combinaison fluo.

Le domaine des Douves.

Le passé se rappelle à moi. Mon enfance sort des eaux.

Alors que l'inspecteur me raconte qu'un incendie a ravagé la maison-maître, mon esprit s'échappe. Je repense aux danses des moissons dans les champs de blé rouge ; à la brume bleutée qui envahissait les marais pendant la pêche au congre ; à la valse des falaises molles, que l'on voyait gigoter depuis les toits

les soirs de grand vent ; aux visages tordus des veuves des rivières. Ces souvenirs, si lointains, semblent tirés d'un livre d'images. Comme si on me les avait racontés. Je suis pris d'un léger vertige. Encore essoufflé, j'ai du mal à récupérer de ma course. Tout me revient ; je peux presque sentir le parfum vanillé de la terre grasse et fertile du domaine des Douves, où j'ai passé une partie de ma jeunesse.

« Le bâtiment principal s'est effondré », poursuit Mehouad de sa voix douce. J'ai du mal à l'entendre à cause de la friture infernale qui pollue la ligne et de la musique électronique qui coule des haut-parleurs installés le long des sentiers. « Mais surtout... Il y a une victime, monsieur Cardinaud. Nous avons retrouvé un corps. En partie calciné. Pardon, mais est-ce que vous m'entendez ? Il y a un bourdonnement terrible... » Lorsqu'il élève la voix, j'y distingue une pointe d'accent arabe : « Un corps ! Carbonisé ! Le visage est intact, cependant. Nous avons besoin que vous veniez l'identifier. Nous n'avons trouvé personne d'autre pour le faire. » Un petit silence s'installe. La voix de Mehouad se fait plus grave. « Nous pensons qu'il s'agit de madame Portemer. Phéodora. Elle vivait seule au domaine... ». Nouveau silence baigné de friture. « Votre grand-mère, monsieur Cardinaud. » Je suis trop abasourdi pour dire quoi que ce soit. J'ai la sensation de discuter avec un personnage de fiction. Tout cela est irréel. « Nous avons besoin de vous, vous comprenez ? Il faut venir à Saint-Loup. »

Le soir même, à peine douché, je récupère ma Citroën Picasso dans le parking bondé de la rue de la Solidarité et je prends la route. Mû par une force que je ne comprends pas, j'avance. J'ai l'impression de ne pas avoir d'autre choix que de suivre la pente et de me précipiter vers les lieux oubliés de ma jeunesse. Je ne prends pas la peine de repasser à l'atelier. Bosch devra attendre. De toute façon, il est en sécurité, dans mon coffre plombé. Je n'ai averti personne de mon départ, sans vraiment savoir pourquoi. Pas un mot, même à Marianne. Je n'ai pourtant rien à cacher.

Je traverse la ville en direction du sud. Alors que je me fais doubler par un bus de touristes sur le quai Voltaire, j'ai l'impression que j'abandonne mon territoire. La librairie de l'avenue des Écoles, le cinéma Mérieux, le kebab rose bonbon à l'angle de la rue Saint-André-des-Arts et des allées Balzac... je laisse mon univers derrière moi. Pourquoi ai-je le sentiment que toutes ces lumières brillent pour la dernière fois ? Je quitte le centre-ville.

En traversant le quartier d'affaires, je contemple les gratte-ciel. Un nuage d'étourneaux danse dans le soir. En reconfiguration permanente, il ondoie, s'élève brusquement vers le ciel, puis ruisselle le long des tours, constituant toutes sortes de formes incompréhensibles ; les bêtes semblent gouvernées par un ordre auquel nous n'avons pas accès. J'ai travaillé il y a deux ans sur une grande toile de Benoît Hivard

représentant ces mêmes buildings. Une peinture violente, brutale, très expressive. Un jeu radical sur les reflets du soleil couchant – les tours avaient l'air de cathédrales en feu. La toile avait été légèrement endommagée lors d'une inondation dans les stocks du musée d'Art moderne de Châteauroux ; j'étais content de moi : grâce à un travail de fourmi au pinceau langue-de-chat, à l'éponge de corail et au grattoir, j'avais réussi à effacer la moisissure et à restituer le style brusque du peintre. Le tableau était comme neuf, un incendie de gratte-ciel.

Je me demande quel genre de ruines produiront ces buildings. Vont-ils rester plantés bien droits ? Se casseront-ils en deux comme le *Titanic* ? Tomberont-ils en poussière ? Ils sont fiers, aujourd'hui, mais la mousse les attend et finira par les recouvrir. L'humus a toujours le dernier mot. Je suis certain que leurs décombres seront superbes quand les lynx grimperont sur les terrasses et que des hordes de loups envahiront les *open spaces*. Quand la forêt, grouillante, aura repris ses droits. Je m'engouffre dans un souterrain et rejoins l'A18. Je pense à Phéodora, à ses petits yeux méchants et à sa peau d'iguane. A-t-elle vraiment fini par mourir ?

À minuit, je gare ma voiture à la station-service Total de Condé-sous-Limiers. C'est une station ultramoderne : couverte de néons incandescents, elle semble émettre des signaux vers l'espace ; un geyser de lumière dans la nuit. Elle a l'air d'une navette interstellaire échouée dans les champs. Un début de

courbature, lancinant, me tiraille le mollet – je ne suis pas habitué à conduire aussi longtemps. Je m'étire un peu et entre dans le bâtiment, à la recherche d'un café lyophilisé et d'un sandwich suédois. Je m'attendais à une zone vide ou peuplée de quelques routiers hagards, mais l'espace « supérette » est bondé : une équipe de tournage est en plein travail. Des techniciens s'agitent dans tous les coins, talkie-walkie au poing. Les clients et le personnel se font tout petits et enjambent docilement les centaines de câbles qui jonchent le sol. « Silence plateau », crie quelqu'un ; je marche sur la pointe des pieds. En passant à la caisse, j'observe les comédiens. L'homme, petit et très beau, achète un Coca et un sandwich à la femme costumée en caissière, qui le regarde, l'air effrayé, comme si elle reconnaissait un tueur en série recherché par la police. J'échange un petit regard avec le caissier qui scanne mon sandwich ; nous sourions de l'effet miroir. Ils refont la scène plusieurs fois. C'est étonnant à quel point cela semble factice ; pas seulement les comédiens et les dialogues, mais aussi la caisse, le Coca, les présents. On n'y croit pas. Ce qui est filmé est comme déréalisé. Les lieux sont transformés en décor et les objets, en accessoires. Ce n'est pas tout à fait la vie, pas encore la fiction, un curieux petit purgatoire. Un technicien jette un regard furieux à un salarié qui s'est lancé dans un bruyant réassort de bouteilles de Schweppes – ces gens ne peuvent pas supporter l'irruption de la réalité.

Je sors sur le parking pour avaler mon sandwich, trop humide, et mon café, trop amer. Un délicieux petit vent danse dans le soir. Le ciel est clair, pétillant d'étoiles roses ; il me rappelle ces soirs d'été où, allongée dans le jardin d'arbres à gelée du domaine des Douves, ma cousine Bertille m'a appris à reconnaître les quatre-vingt-neuf constellations et, grâce à un filtre de son invention à base de cire des rivières, à distinguer la matière noire. C'était il y a des siècles, mais je n'ai rien oublié. Andromède, le Cygne, la Gueule à Crocs, l'Œil de Caïn. De vraies petites créatures à la Bosch ; des amies dans les ténèbres. Connaître un peu l'architecture du cosmos, cela m'a toujours été doux au cœur. C'est apaisant, cette immensité. De telles échelles, de telles éternités, ça repose de soi. Il est temps de partir. Un inspecteur m'attend, au fond du pays d'Ombrière.

Je reprends la route en me frottant les yeux. La fatigue m'assomme, mais ma Picasso tient le coup et fuse dans la nuit. Les kilomètres défilent, dans une bouillie de paysages. Lorsqu'une énorme libellule d'un vert métallique, grosse comme une caille, s'écrabouille sur mon pare-brise, je décide de ne pas y voir un présage. J'allume la radio. Impossible de tomber sur une chanson qui ne soit pas de Jean-Jacques Goldman. De la friture, ou bien Goldman. Je n'ai rien contre lui. Ses paroles sont plutôt bonnes. Il a su capter son époque, avec plus d'humilité et de réalisme que les cadors de la chanson à texte. Moins chichiteux et plus honnête. Mais sa musique et sa

voix me tapent sur les nerfs. Je finis par trouver une petite station locale qui change des grandes ondes, Radio Marigot. Un journaliste y annonce qu'une petite fille de Gromville-sous-Gibet a été attaquée par deux faucons laineux, qui lui ont dévoré un œil et rôdent toujours dans la région, puis qu'une foire aux épices aura lieu ce samedi à Saint-Judas-les-Prudes. Ensuite, une publicité pour des stages de magnétisme organisés par un druide assermenté (« Célébrez la forêt qui est en vous », susurre-t-il pour attirer les clients). Enfin, de la musique : une berceuse déchirante que je ne connaissais pas, qui raconte un massacre d'enfants pendant les récoltes. La station est alors avalée dans la friture, retour sur les grandes ondes.

Les lumières des phares, sur la voie d'en face, émergent du néant, flottent quelques instants dans les ténèbres, puis disparaissent. Près de la sortie 287 scintillent des gyrophares et des panneaux lumineux. Je dois quitter l'autoroute, dont un segment est fermé. La radio m'apprend qu'un cheval blanc échappé d'un haras voisin s'est engagé sur les voies. Alors que j'emprunte une bretelle, je l'aperçois, au loin, qui galope dans la nuit, seul et sublime. Une beauté frémissante. Les caméras ne vont pas tarder. Les scènes comme celle-ci devraient être peintes, pas filmées. La caméra les transforme en fait divers. Il faut un artiste pour déceler la vérité. On manque de peintres d'actualité, disponibles à toute heure. Le

terroriste dans sa mare de sang, à la manière pointilliste ; cent vingt résidents d'un Ehpad noyés dans la crue du siècle, façon impressionniste ; le suicide du ministre de l'Intérieur, version pop art. Il faut du style pour déchirer les voiles et raconter ce qui se passe vraiment. Je m'engage sur les routes secondaires en me frottant les yeux.

Épuisé, à bout de forces, je renonce à atteindre dès ce soir le domaine des Douves et m'en remets à mon GPS. Sa voix rigolarde (la machine s'exprime avec les intonations potaches d'Omer Simpson et je suis incapable d'en modifier les paramètres) me guide vers l'hôtel le plus proche. Situé en lisière d'une zone commerciale, il est orné d'un immense panneau qui annonce des prix cassés – le territoire entier se soumet à l'empire du *low cost*. À quelques centaines de mètres, une forêt bruisse : y rampent des reptiles et y meurent des mulots. L'hôtel est entièrement automatisé. Je n'y croise pas de personnel, ni de client. On y paye par carte. Les murs sont couverts d'écrans plasma qui déversent inlassablement leurs pixels. Toute la nuit, ils continueront d'émettre des images, qui ne seront vues par personne. Le flux vidéo est un pourrissement de la réalité ; il n'a rien à voir avec le monde ; il conteste le monde. Je m'endors comme une souche, sans même prendre le temps de penser à la mort de Phéodora.

Je reprends la route avant l'aube. Lorsque mon GPS émet un sifflement et affiche « zone inconnue », je ressens un mélange de frayeur et d'excitation. Je

suis sorti de l'espace référencé. Je m'approche de ma destination. Les ombres de mon enfance glissent déjà dans le matin. Barrant l'entrée du petit village de Saint-Germain-d'Outreville, le long cadavre blanc d'une éolienne gît au sol. Sa base a été rompue par je ne sais quelle puissance. Toute une guirlande de signalisations lumineuses est installée autour, et pour rejoindre la route de Saint-Germain je dois contourner les trois immenses pales de l'éolienne en empruntant un petit chemin caillouteux, qui fait gémir les amortisseurs de ma Citroën. Les pales ressemblent à de vieux ours polaires avachis, inutiles, obsolètes. L'énergie propre est au tapis – de toute façon, l'idée que l'on puisse produire sans rien détruire m'a toujours semblé un peu puéride. Mais la pensée me traverse que cette éolienne échouée est peut-être l'installation subventionnée d'un artiste subversif.

Dans l'aube fraîche, le village est désert. Je roule lentement, cherchant en vain à reconnaître les petites rues de vieilles pierres dans lesquelles je jouais parfois, enfant. Tout est propre, ripoliné, impeccable ; le hameau semble avoir été lessivé la veille. Aux fenêtres, les fleurs sont ravissantes et les volets repeints. Visiblement, le village mise à fond sur son patrimoine, et donc sur le tourisme. Je longe le petit centre médiéval, pimpant. Impossible de le rater : il est annoncé dans tout le secteur par d'innombrables panneaux d'information aux couleurs pétantes. Tout est encore silencieux, mais dans quelques heures le commerce du passé battra son plein. Des guides, des

boutiques de souvenirs, des spécialités oubliées, de l'artisanat local. Un vrai parc d'attractions.

Quand j'étais enfant, les gens d'ici étaient coiffeurs, enseignants, mécaniciens. Ce n'est plus possible ; ces métiers ont disparu et les derniers habitants, pour survivre, n'ont d'autre choix que de mettre en scène leur village, en faire un décor de carte postale. Ils s'épuisent à savonner leurs rues et à vernir leurs murs pour donner à voir une histoire de pacotille. Un passé rassurant. Tout cela est une reconstitution – ou plutôt un pastiche. Il flotte dans ces ruelles immaculées quelque chose d'infiniment triste ; quelque chose de moribond. Mais le client aime ça. Et le client est roi.

Apparemment, c'est la « semaine internationale du gothique ». De nombreuses animations sont prévues pour célébrer l'événement, notamment une exposition de peintres locaux qui, au vu des affiches, m'ont l'air d'un bon niveau – même si, je dois l'avouer, je n'ai plus un goût très sûr en peinture, malgré mon métier ; c'est la tambouille qui m'intéresse. Le grand art me dépasse un peu.

Postée sur une gouttière branlante, une petite cigogne pailletée me surveille. Je passe devant l'ancienne boulangerie dans laquelle mon grand-père, cigare aux lèvres et casquette au front, nous emmenait le dimanche, pour nous offrir des sucettes aux goûts bizarres (« vermouth », « sucre d'algue », « craies rouges »). La boutique est aujourd'hui un

magasin de randonnée pour les amateurs qui souhaiteraient découvrir les profondeurs du « pays du sanglier bleu » – l’emblème du coin, devenu un logo décliné sous toutes les formes, à toutes les sauces. Je dépasse la minuscule école Jules-Ferry, qui ne comptait jadis qu’une classe réunissant tous les niveaux, et où allait Yohan, le fils fascinant et violent des voisins, blond comme un soleil, qui connaissait la magie et m’avait un matin d’été entaillé la joue d’un coup de canif – j’avais ce jour-là découvert le goût terreux du sang. La petite école, elle, n’est rien devenue du tout ; elle n’a pas trouvé sa place dans le règne du tourisme. Le bâtiment est abandonné et quelques brins d’herbe rouge percent ses murs, çà et là. Quelque chose comme les ravages de la modernité, sans doute. En partant, j’aperçois à travers une baie vitrée gagnée par la moisissure un énorme cocon blanchâtre, gros comme un nourrisson. J’en ai déjà vu de pareils, enfant, lorsque la chambre de mon cousin Vassili a été envahie par d’énormes chenilles-centaures aux poils crépus. Ce souvenir me fait froid dans le dos.

Aussitôt que je sors du « triangle d’or » touristique, dont les trois extrémités sont le lavoir médiéval, le musée du rouet et les petites catacombes, je constate que le village tombe en décrépitude. Il semble à l’abandon. Plusieurs maisons sont délabrées, taguées, vitres cassées. Une grosse poubelle noire est renversée sur la chaussée. Quelques chiens sauvages se reniflent, l’air ahuri. Le contraste avec le centre propre est frappant. Je longe trois grands

REMERCIEMENTS

Merci à Caroline Bouffault, à Dominique Gouteron, à Pierre Hustache, à Olivier Schleibling et à tous les amis de l'atelier de la rue Péguy, au rythme duquel ce livre s'est écrit. Remerciements bien sûr à Betty Mialet, à Bernard Barrault et à leur équipe de choc pour leur confiance et pour leur aide, ainsi qu'à Anne Serre, dont les fusées ont éclairé ma route, et à Sylvain et Marie-Laure P. Merci également à Gabriel Ponti et à sa patience d'ange, pour m'avoir accordé un accès quasi illimité aux archives de l'université de Mont-Fabien (pardon encore pour les heures supplémentaires !). Ce livre, enfin, n'aurait pas vu le jour sans la merveilleuse Élise et sans le soutien d'Aude, qui colore mes jours.

Cet ouvrage a été mis en pages par



<pixellence>

N° d'édition : L.01ELIN000603.N001
Dépôt légal : mars 2022